

Je détestais mes séances avec la psychologue spécialisée dans l'accompagnement du deuil, mais je ne pouvais pas y échapper. Mes professeurs, qui ne savaient pas vraiment comment s'y prendre avec moi, avaient contacté les services sociaux, et on m'avait imposé des consultations hebdomadaires avec miss Dawson, une jeune femme à l'allure raisonnable, à qui je n'avais aucune envie de parler. Je lui en voulais, je lui en voulais de m'avoir dit que je devais la considérer comme ma tatie préférée. C'était la remarque à ne pas faire : tout le monde savait que je n'avais pas de tante. Chaque semaine, miss Dawson disposait deux chaises près d'une fenêtre qui donnait sur le terrain de jeux. Je voyais mes camarades traîner dehors dans la bruine. Finalement, ce que je préférais dans ces séances, c'étaient les gâteaux dans la boîte en fer. Ils étaient réservés au personnel, mais je pouvais en prendre.

Je n'avais pas grand-chose à dire à miss Dawson. Nous avions passé les deux premières séances murées dans un silence pesant tandis que je lorgnais les biscuits. Parfois, sous les sablés, je voyais le bord d'un biscuit fourré dépasser. Une fois, j'avais même aperçu un Jammie Dodger. Miss Dawson n'appréciait pas que je fouille dans la boîte. Il fallait que je prenne le bon gâteau à la première tentative. C'était un peu la pêche à la ligne.

Miss Dawson dessinait des fleurs sur le bloc-notes posé sur ses genoux.

– Pourquoi refuses-tu de me parler ? a-t-elle dit en soupirant, au bout de vingt minutes, lors de notre troisième séance alors qu'un silence quasi total, rompu seulement par mes mâchouillements, régnait dans la pièce.

Je l'ai regardée. Elle était stupide ou quoi ?

– Vous ne pouvez pas effacer ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas réalisé que j'allais crier, et des miettes de biscuit se sont échappées de ma bouche.

– Vous ne pouvez rien changer. Ce qui est arrivé est arrivé ; alors, à quoi bon ?

Je me suis levée d'un bond et j'ai jeté mon gâteau contre le mur. La violence soudaine, la sensation de délivrance m'ont fait du bien.

– C'est juste pour donner bonne conscience aux adultes ! Mais vous ne comprenez pas ? Vous ne pouvez rien faire, c'est trop tard !

Je me suis laissée tomber sur le siège tout en la fusillant du regard, haletante. Elle m'a fixée, mais n'a rien dit. Durant cet échange de regards mauvais, elle a plissé les yeux, mordu le bout de son stylo à bille, puis a hoché la tête. Un petit sourire s'est dessiné sur ses lèvres, comme si elle venait d'avoir une révélation.

– D'accord, Evie, a-t-elle dit doucement.

Sa voix avait changé. Elle n'était plus pleine de compassion. Elle était vive, sérieuse. Ça me plaisait davantage. Elle a fouillé dans son sac et en a extrait une pelote de laine bleue dans laquelle étaient plantées deux aiguilles à tricoter.

– Je sais ce que nous allons faire, Evie. Nous n'allons pas parler, nous allons tricoter.

– Je ne sais pas tricoter.

– Je vais t'apprendre.

Elle a approché sa chaise de la mienne, m'a aidée à tenir les aiguilles et m'a montré comment tricoter un rang. Les gestes à répéter étaient minutieux, peu familiers pour moi, et mobilisaient toute mon attention. Pour la première fois depuis le mois de juin, il n'y avait pas de place pour Graham dans ma tête. À la fin de la séance, j'avais tricoté cinq rangs. La semaine suivante, une bande entière. J'avais huit ans quand j'ai appris à tricoter. Je ne me suis plus jamais arrêtée.

J e faisais une sauce béchamel pour les lasagnes quand j'ai appris la mort de mon père. La matinée touchait à sa fin et la cuisine était baignée de soleil. La porte étant ouverte, j'entendais le chant des oiseaux et sentais l'odeur de l'acacia ; les fleurs de bougainvillier étaient si vives qu'elles semblaient presque irréelles.

Dans mon environnement si calme, je me concentrais sur ces détails tout en essayant d'intégrer ce que ma mère me disait au téléphone. L'Angleterre me semblait si loin, la nouvelle, si incroyable. La sauce béchamel avait atteint un stade critique.

– Il est mort dans son sommeil, disait ma mère. Un arrêt du cœur.

Elle a mal interprété mon silence, alors que je continuais à remuer machinalement la sauce, parce que mon cerveau peinait à comprendre.

– Chérie, a-t-elle dit doucement. Il ne s'en est probablement pas rendu compte.

Il y avait une sorte d'écho sur la ligne ; je l'entendais mal. J'ai éteint le feu, enlevé la casserole du plan de cuisson. J'étais consciente que ma sauce serait foutue ; consciente aussi que ça n'avait aucune importance après ce que venait de m'annoncer ma mère. Je me suis assise à la table de la cuisine, le téléphone collé contre mon oreille. J'ai senti mon estomac se nouer. J'avais vu mon père cet été ; il allait parfaitement bien. Comment pouvait-il être mort ? Si soudainement ? S'agissait-il d'une plaisanterie ?

– Quand j'ai réalisé que..., qu'il était... mort, a dit ma mère en prononçant le mot nouveau avec prudence, j'ai appelé le

docteur. J'ai vu qu'il n'y avait plus rien à faire, que ce n'était pas la peine d'alerter les pompiers. Le docteur a dit qu'il était mort depuis plusieurs heures. Il a appelé une ambulance pour l'emmener à l'hôpital. Je l'ai suivie dans ma voiture. Ce n'était vraiment pas la peine de se presser, a-t-elle ajouté, parce que... tu vois...

Elle a laissé sa phrase en suspens.

Soudain, j'ai retrouvé l'usage de la parole.

– Je ne te crois pas ! Tu es sûre ? Ils n'ont pas essayé de le ranimer ? Ils ne peuvent vraiment rien faire ?... Il n'y a plus d'espoir ?

– Evie, ma chérie, il est parti.

Je redoutais cet appel depuis que je m'étais installée à Dubaï six ans auparavant. J'adorais vivre à l'étranger, mais la peur qu'il arrive quelque chose à mes parents était tapie dans un coin de mon esprit. Parfois, je me réveillais en sueur aux premières heures du matin, faisant défiler dans ma tête tous les scénarios possibles : accident, attaque, cancer, infarctus. Et maintenant que *c'était* arrivé, je refusais de le croire.

À l'autre bout du fil, ma mère semblait calme, mais il était difficile d'évaluer sa réaction.

– Comment vas-tu ? Comment te sens-tu ? Où es-tu ?

Je la mitraillais de questions. Mon regard errait dans la cuisine pendant que je réfléchissais en passant ma main libre dans mes cheveux. J'avais besoin de savoir que ma mère tiendrait le coup jusqu'à ce que je la rejoigne.

– Je suis à la maison. Ils m'ont renvoyée avec un sac en plastique contenant ses affaires. Ses lunettes, ses clés, ses vêtements, son alliance..., a-t-elle dit.

Elle a marqué une pause. Je l'ai imaginée les bras croisés sur sa poitrine, dans son gilet à pompons. Elle devait réciter dans sa tête des paroles réconfortantes. Elle s'est ressaisie.

– Je vais bien, vraiment. Mais il y a beaucoup à faire. L'enterrement, les boissons et les amuse-gueule. Je ne sais pas où est son testament et je n'ai même pas de xérés.

– Ne t'inquiète pas, ai-je dit. J'arrive. Je saute dans le premier avion. Je serai là demain.

Oubliées, les lasagnes ! Je suis allée dans ma chambre pour prendre mon passeport, que je rangeais dans un petit coffre dans mon dressing, mais j'ai sorti une enveloppe en papier kraft bleu d'un tiroir. Elle contenait une série de prospectus touristiques que j'avais rassemblés au cours des derniers mois : virées en hydravion, safaris rétro dans le désert, sorties en haute mer, visites amphibies du vieux Dubaï, cours de polo à dos de chameau, menus des meilleurs restaurants. C'était l'enveloppe de mon père, ce que je projetais de faire avec lui quand il viendrait enfin me voir à Dubaï. Un an auparavant, je n'aurais même pas osé espérer qu'il vienne un jour. Il était toujours trop « occupé » quand ma mère me rendait visite. Six ans que j'habitais là et il ne s'était pas déplacé une seule fois pour me voir. J'essayais de ne pas y penser, car sinon la colère me submergeait. De père, il n'avait que le nom. Depuis mes huit ans, il était non seulement physiquement absent la plupart du temps, mais aussi affectivement inaccessible. Puis, l'été dernier, pour la première fois en vingt-huit ans, il avait commencé à s'intéresser à ma vie.

– Alors, c'est comment là-bas ? avait-il demandé.

Après nous avoir apporté une tasse de thé, il s'était assis avec moi dans le jardin.

– Il fait vraiment très chaud ? Qu'est-ce que tu fais les week-ends ?

Ensuite, il avait posé une question très révélatrice :

– Et le musée, il est bien ?

Mon père était historien. S'il voulait en savoir plus sur les musées, c'est qu'il avait vraiment envie de venir. Après m'être sentie pendant des années comme une pièce rapportée et pas forcément désirée dans la vie de mon père, son intérêt soudain avait été une bonne surprise. Cette nuit-là, allongée dans mon lit, j'avais souri dans l'obscurité. Pour la première fois depuis mes huit ans, mon père prêtait attention à moi et j'étais comme un perce-neige qui s'épanouit aux premiers rayons du soleil de printemps. C'était le moment des promesses, des nouveaux départs. C'était l'occasion pour nous de réparer les dégâts. J'aurais dû saisir ma chance alors. J'aurais dû insister pour que

mon père vienne à Dubaï ; lui dire franchement que je voulais qu'il me rende visite.

Et maintenant, il n'y avait plus aucun espoir qu'il vienne.

J'ai pris l'un des prospectus et j'ai tracé le contour d'un chameau avec mon doigt. Mon père aurait aimé traverser les dunes à dos de chameau comme Lawrence d'Arabie, en particulier si la balade se terminait par un apéritif. Il aurait été superbe vêtu d'une gandourah et coiffé d'un keffieh avec un faucon perché sur son bras. Tout à coup, j'ai jeté l'enveloppe dans la pièce, les prospectus se sont éparpillés par terre et sur mon lit. Je me suis levée d'un bond et j'ai donné des coups de pied dans les prospectus au sol qui ont glissé sous le lit.

– Pourquoi ? ai-je crié. Pourquoi maintenant ?

*

Ça n'a pas été simple d'organiser mon départ, de régler tout ce que j'avais à faire avant le vol de huit heures le lendemain matin. Réserver un vol à la dernière minute par téléphone n'a pas été une partie de plaisir. Je n'aurais jamais cru qu'il me faudrait dépenser une telle énergie. Mon interlocuteur compatissant du centre d'appel ne cessait de répéter « Ne quittez pas » alors qu'il essayait de dénicher une place pour moi sur le vol déjà plein. Il a été encore plus difficile de joindre mon chef en pleine partie de golf.

– Combien de temps serez-vous absente ? a-t-il aboyé quand son caddie lui a enfin tendu son téléphone au onzième trou. Serez-vous de retour pour terminer le numéro ?

– Je ne sais pas, ai-je dit.

J'ignorais combien de temps il fallait pour organiser un enterrement.

– Emily est tout à fait capable de gérer la situation. Je lui laisserai des consignes, mais elle sait ce qu'il faut faire.

– Bon, elle est... très compétente, j'en suis sûr, a dit mon chef. Expliquez-lui bien ce qu'elle doit faire.

Ensuite, il m'a surprise :

– Prenez le temps qu'il faudra... et..., euh..., mes condoléances.

Ce n'était pas vraiment dans sa nature d'être aimable et gentil, et j'ai senti que ça lui coûtait, mais je m'en fichais. Une fois mon congé exceptionnel accepté, je me suis assise pour rédiger une série d'instructions pour Emily.

Mon téléphone était silencieux sur la table à côté de moi. Ça faisait six semaines, mais je ne m'étais toujours pas habituée. D'ordinaire, il vibrait chaque fois que James m'envoyait un message. C'est moi qui l'avais chassé de ma vie ; pourtant, j'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir réentendre sa voix, du moins celle de l'ancien James. Nos vies avaient été liées pendant si longtemps que mon cœur n'avait pas encore rattrapé ma tête. Je me suis dit que je devrais peut-être l'informer du décès de mon père, mais se sentirait-il seulement concerné ? Je me suis massé les tempes, puis j'ai pris le téléphone et j'ai composé son numéro.

Il a décroché à la quatrième sonnerie. Une de plus et j'aurais raccroché.

– Allô, James ? C'est Evie.

J'ai entendu les bruits d'un bar à l'arrière-plan. De la musique, des rires.

– Evie ?

Il était surpris que je l'appelle.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Hum. Je voulais juste t'informer que mon père était mort la nuit dernière. Je pars en Angleterre demain pour l'enterrement.

J'ai entendu James s'adresser aux personnes dans le bar.

– Chut ! Je suis au téléphone. Parlez plus doucement. Oh ! je suis désolé, Evie !

– J'ai juste pensé que tu aimerais peut-être le savoir. Eh bien, maintenant, tu le sais.

– Merci de me l'avoir dit...

Un cri a retenti derrière lui. Il était dans un bar avec un écran géant. Une équipe venait de marquer un but.

– Bon..., ben..., salut.

– Tchao.

Je n'aurais pas dû appeler. C'est surtout le « Tchao » qui m'a écorché les oreilles. C'est ce que James disait aux gens dont il n'avait rien à faire. J'étais toujours un peu désolée pour eux et maintenant j'étais traitée comme eux. J'ai soupiré. À vrai dire, James ne tenait pas à moi. Il n'avait jamais tenu à moi. La seule personne qui importait pour James, c'était James. Je me suis servi un grand verre de vin et je me suis concentrée sur mes bagages.